

La danseuse Danser dans la lumière

Jean Beaulieu

Numéro 307, mars 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (2017). Compte rendu de [La danseuse : danser dans la lumière]. *Séquences : la revue de cinéma*, (307), 35–35.

La danseuse

Danser dans la lumière

Présentée dans la section *Un Certain Regard* à Cannes en 2016, **La danseuse** ne réinvente pas le « biopic » avec son académisme propre aux films de même acabit dont Hollywood nous abreuve depuis quelques années. Toutefois, grâce au travail acharné de la chorégraphe Judy Sperling combiné avec celui de l'interprète principale Soko, entièrement investie dans son rôle, la nouvelle venue Stéphanie Di Giusto a le mérite de faire renaître à la lumière, après plus d'un siècle, l'art éclaté de Loïe Fuller, artiste totale, oubliée du grand public. C'est déjà ça.

JEAN BEAULIEU

Née à la scène à peu près en même temps que le cinématographe des frères Lumière¹, Marie-Louise Fuller, dite Loïe Fuller, actrice, dessinatrice et danseuse américaine, causera une révolution artistique à la fin du 19^e siècle et posera les jalons de la danse moderne. Véritable sculpture animée, la créatrice de la « Danse serpentine » déploie et agite avec grâce et force naturelle ses bras prolongés par des tiges de bambou imbriquées dans des voiles de soie amples, tandis que ses pieds servent de rotor, créant dans la lumière des figures abstraites d'une grande beauté rappelant l'éclosion d'une fleur ou le battement d'ailes d'un papillon. Pionnière (comme en fait foi son intention de faire breveter sa danse, ses costumes et sa scénographie), elle invente constamment, non seulement ses gestes et mouvements mais aussi des techniques et des effets scéniques inédits, notamment avec l'utilisation de projecteurs électriques dirigeant sur elle et ses vêtements des faisceaux lumineux colorés. Au prix de ruiner ses yeux et sa santé.

Le film fonctionne par ellipses et prend tout son rythme en relatant étroitement l'évolution de l'artiste, de ses débuts modestes à Brooklyn à son triomphe aux Folies-Bergère puis à l'Opéra de Paris. D'une valeur quasi documentaire, ces scènes donnent à **La danseuse** ses moments les plus satisfaisants et les plus intenses, autrement atténués par des sous-intrigues amoureuses et personnelles. Bien qu'ayant adapté l'essai biographique de Giovanni Lista, *Loïe Fuller, danseuse de la Belle Époque*, les auteurs ont pris de nombreuses libertés avec l'histoire en inventant à Loïe un père aventurier vivant dans des décors de western (jolies images et effets garantis), en rendant flous les repères temporels et en créant le personnage fictif du comte d'Orsay (diaphane Gaspard Ulliel), mécène avec qui l'héroïne entretient des rapports intimes ambigus, tout en occultant les idylles saphiques de cette dernière. Hormis une brève scène de séduction presque déplacée avec l'opportuniste Isadora Duncan qui peut nous guider sur cette voie, seuls de furtifs regards échangés entre Fuller et son assistante Gabrielle Bloch (campée par l'efficace Mélanie Thierry, hélas sous-utilisée) évoqueront cette relation pourtant documentée.

Disposant d'un budget appréciable pour un premier long métrage, la réalisatrice (qui a débuté comme photographe de mode et réalisatrice de vidéoclips) a conféré à son film une facture très élégante, composant des images très soignées avec force mouvements de caméra fluides, tant pour les différents stades de l'intrigue que pour les séquences chorégraphiées.

Le trait de génie de Stéphanie Di Giusto aura toutefois été de recruter, pour incarner l'héroïne, la musicienne et chanteuse

Soko, qui a sué sang et eau pour reproduire le plus fidèlement possible les mouvements de la danseuse. Pourtant, il n'est que logique d'embaucher des artistes pour jouer le rôle d'autres artistes, même si leurs arts respectifs ne correspondent pas (on pense entre autres à Rudolf Noureyev dans la peau de Rudolph Valentino chez Ken Russell, et à Jacques Dutronc dans celle de Van Gogh chez Pialat). L'actrice et son personnage partagent ainsi une sensibilité sinon une affinité artistique indéniable, qui permet à l'interprète d'être plutôt que de jouer son rôle.



Comme le battement d'ailes d'un papillon

Cependant, ce qui fonctionne chez Soko, dont l'énergie physique et la présence magnétique illuminent l'écran, achoppe chez Lily-Rose Depp, qui n'a pas l'épaisseur voulue pour convaincre le spectateur que son Isadora Duncan est bel et bien cette élève rebelle venue étudier à l'école de danse fondée par Fuller qui lui volera la vedette. Mais grâce à la magie du cinéma, Loïe Fuller aura obtenu, avec **La danseuse**, par comédiennes interposées, sa revanche virtuelle sur son illustre rivale.

1. Mentionnant la possibilité de trouver sur Internet de très courts films muets mettant en vedette l'authentique Loïe Fuller, notre confrère Luc Chaput écrivait sur le site Internet de *Séquences*: « En 1897, *Danse serpentine* des frères Lumière a même été colorié au pochoir, semble-t-il. »

■ **THE DANCER** | **Origine**: France / Belgique / République tchèque – **Année**: 2016 – **Durée**: 1 h 48 – **Réal.**: Stéphanie Di Giusto – **Scén.**: Stéphanie Di Giusto, Sarah Thibau, Thomas Bidegain – **Images**: Benoît Debie – **Mont.**: Géraldine Mangenot – **Son**: Pierre Mertens, Thomas Desjonquères, Éric Chevallier – **Dir. art.**: Carlos Conti – **Cost.**: Anaïs Romand – **Int.**: Soko (Loïe Fuller), Gaspard Ulliel (comte Louis d'Orsay), Mélanie Thierry (Gabrielle Bloch), Lily-Rose Depp (Isadora Duncan), François Damiens (Édouard Marchand), Louis-Do de Lencquesaing (Armand Duponchel), Denis Ménochet (père de Loïe), Amanda Plummer (mère de Loïe) – **Prod.**: Alain Attal – **Dist. / Contact**: TVA Films